

**Romain Rolland**



*Colas Breugnon:  
Récit bourguignon*

**Romain Rolland**

# **Colas Breugnon: Récit bourguignon**



Publié par Good Press, 2022

[goodpress@okpublishing.info](mailto:goodpress@okpublishing.info)

EAN 4064066083212

# TABLE DES MATIÈRES

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV



## Table des matières

### L'ALOUETTE DE LA CHANDELEUR

2 février.

Saint Martin soit béni! Les affaires ne vont plus. Inutile de s'éreinter. J'ai assez travaillé dans ma vie. Prenons un peu de bon temps. Me voici à ma table, un pot de vin à ma droite, l'encrier à ma gauche; un beau cahier tout neuf, devant moi, m'ouvre ses bras. À ta santé, mon fils, et causons! En bas, ma femme tempête. Dehors, souffle la bise, et la guerre menace. Laissons faire. Quelle joie de se retrouver, mon mignon, mon bedon, face à face tous deux!... (C'est à toi que je parle, trogne belle en couleurs, trogne curieuse, rieuse, au long nez bourguignon et planté de travers, comme chapeau sur l'oreille...) Mais dis-moi, je te prie, quel singulier plaisir j'éprouve à te revoir, à me pencher, seul à seul, sur ma vieille figure, à me promener gaiement à travers ses sillons, et, comme au fond d'un puits (foin d'un puits!) de ma cave, à boire dans mon cœur une lampée de vieux souvenirs? Passe encore de rêver, mais écrire ce qu'on rêve!... Rêver, que dis-je? J'ai les yeux bien ouverts, larges, plissés aux tempes, placides et railleurs; à d'autres les songes creux! Je conte ce que j'ai vu, ce que j'ai dit et fait... N'est-ce pas grande folle? Pour qui est-ce que j'écris? Certes pas pour la gloire; je ne suis pas une bête, je sais ce que je vau, Dieu merci!... Pour mes petits-enfants? De toutes mes paperasses, que restera dans dix ans? Ma vieille en est jalouse, elle brûle ce qu'elle trouve... Pour qui donc?—Eh! pour moi. Pour notre bon plaisir. Je crève si je

n'écris. Je ne suis pas pour rien le petit-fils du grand-père qui n'eût pu s'endormir avant d'avoir noté, au seuil de l'oreiller, le nombre de pots qu'il avait bus et rendus. J'ai besoin de causer; et dans mon Clamecy, aux joutes de la langue, je n'en ai tout mon soûl. Il faut que je me débonde, comme cet autre qui faisait le poil au roi Midas. J'ai la langue un peu trop longue; si l'on venait à m'entendre, je risque le fagot. Mais tant pire, ma foi! Si l'on ne risquait rien, on étoufferait d'ennui. J'aime, comme nos grands bœufs blancs, à remâcher le soir le manger de ma journée. Qu'il est bon de tâter, palper et peloter tout ce qu'on a pensé, observé, ramassé, de savourer du bec, de goûter, regoûter, laisser fondre sur sa langue, déglutiner lentement en se le racontant, ce qu'on n'a pas eu le temps de déguster en paix, tandis qu'on se hâtait de l'attraper au vol! Qu'il est bon de faire le tour de son petit univers, de se dire: «Il est à moi. Ici, je suis maître et seigneur. Ni froidure ni gelées n'ont de prise sur lui. Ni roi, ni pape, ni guerres. Ni ma vieille grondeuse...»

Or çà, que je fasse un peu le compte de cet univers!

\*

\* \*

En premier lieu, je m'ai,—c'est le meilleur de l'affaire,— j'ai moi, Colas Breugnon, bon garçon, Bourguignon, rond de façons et du bedon, plus de la première jeunesse, cinquante ans bien sonnés, mais râblé, les dents saines, l'œil frais comme un gardon, et le poil qui tient dru au cuir, quoique grison. Je ne vous dirai pas que je ne l'aimerais mieux blond, ni que si vous m'offriez de revenir de vingt ans, ou de trente, en arrière je ferais le dégoûté. Mais après tout, dix

lustres, c'est une belle chose! Moquez-vous, jouvenceaux. N'y arrive pas qui veut. Croyez que ce n'est rien d'avoir promené sa peau, sur les chemins de France, cinquante ans, par ce temps... Dieu! qu'il en est tombé sur notre dos, m'amie, de soleil et de pluie! Avons-nous été cuits, recuits et relavés! Dans ce vieux sac tanné, avons-nous fait entrer des plaisirs et des peines, des malices, facéties, expériences et folies, de la paille et du foin, des figues et du raisin, des fruits verts, des fruits doux, des roses et des gratte-culs, des choses vues et lues, et sues, et eues, vécues! Tout cela, entassé dans notre carnassière, pêle-mêle! Quel amusement de fouiller là-dedans!... Halte-là, mon Colas! nous fouillerons demain. Si je commence aujourd'hui, je n'en ai pas fini... Pour le moment, dressons l'inventaire sommaire de toutes les marchandises dont je suis propriétaire.

Je possède une maison, une femme, quatre garçons, une fille, mariée (Dieu soit loué!), un gendre (il le faut bien!), dix-huit petits-enfants, un âne gris, un chien, six poules et un cochon. Ça, que je suis riche! Ajustons nos besicles, afin de regarder de plus près nos trésors. Des derniers, à vrai dire, je ne parle que pour mémoire. Les guerres ont passé, les soldats, les ennemis, et les amis aussi. Le cochon est salé, l'âne fourbu, la cave bue, le poulailler plumé.

Mais la femme, je l'ai, ventredieu, je l'ai bien! Écoutez-la brailler. Impossible d'oublier mon bonheur: c'est à moi, le bel oiseau, j'en suis le possesseur! Cré coquin de Breugnon! Tout le monde t'envie... Messieurs, vous n'avez qu'à dire. Si quelqu'un veut la prendre!... Une femme économe, active, sobre, honnête, enfin pleine de vertus (cela ne la nourrit

guère, et, je l'avoue, pécheur, mieux que sept vertus maigres j'aime un péché dodu... Allons soyons vertueux, faute de mieux, Dieu le veut). Hai! comme elle se démène, notre Marie-manque-de-grâce, remplissant la maison de son corps efflanqué, furetant, grimpant, grinçant, grommelant, grognant, grondant, de la cave au grenier, pourchassant la poussière et la tranquillité! Voici près de trente ans que nous sommes mariés. Le diable sait pourquoi! Moi, j'en aimais une autre, qui se moquait de moi; et elle, voulait de moi, qui ne voulais point d'elle. C'était en ce temps-là une petite brune blême, dont les dures prunelles m'auraient mangé tout vif et brûlaient comme deux gouttes de l'eau qui ronge l'acier. Elle m'aimait, m'aimait, à l'en faire périr. À force de me poursuivre (que les hommes sont bêtes!) un peu par pitié, un peu par vanité, beaucoup par lassitude, afin (joli moyen!) de me débarrasser de cette obsession, je devins (Jean de Vrie, qui se met dans l'eau pour la pluie), je devins son mari. Et elle, elle se venge, la douce créature. De quoi? De m'avoir aimé. Elle me fait enrager; elle le voudrait, du moins; mais n'y a point de risque: j'aime trop mon repos, et je ne suis pas si sot de me faire pour des mots un sol de mélancolie. Quand il pleut, je laisse pleuvoir. Quand il tonne, je barytone. Et quand elle crie, je ris. Pourquoi ne crierait-elle pas? Aurais-je la prétention de l'en empêcher, cette femme? Je ne veux pas sa mort. Où femme il y a, silence n'y a. Qu'elle chante sa chanson, moi je chante la mienne. Pourquoi qu'elle ne s'avise pas de me clore le bec (et elle s'en garde bien, elle sait trop ce qu'il en coûte), le sien peut ramager: chacun a sa musique.

Au reste, que nos instruments soient accordés ou non, nous n'en avons pas moins exécuté, avec, d'assez jolis morceaux: une fille et quatre gars. Tous solides, bien membrés: je n'ai point ménagé l'étoffe et le métier. Pourtant, de la couvée, le seul où je reconnaisse ma graine tout à fait, c'est ma coquine Martine, ma fille, la mâtine! m'a-t-elle donné du mal à passer sans naufrage jusqu'au port du mariage! Ouf! la voilà calmée!... Il ne faut pas trop s'y fier; mais ce n'est plus mon affaire. Elle m'a fait assez veiller, trotter. À mon gendre! c'est son tour. Florimond, le pâtissier, qu'il veille sur son four!... Nous disputons toujours, chaque fois que nous nous voyons; mais avec aucun autre, si bien ne nous entendons. Brave fille, avisée jusque dans ses folies, et honnête, pourvu que l'honnêteté rie: car pour elle, le pire des vices, c'est ce qui ennuie. Elle ne craint point la peine: la peine, c'est de la lutte; la lutte, c'est du plaisir. Et elle aime la vie; elle sait ce qui est bon; comme moi: c'est mon sang. J'en fus trop généreux, seulement, en la faisant.

Je n'ai pas aussi bien réussi les garçons. La mère y a mis du sien, et la pâte a tourné: sur quatre, deux sont bigots, comme elle, et, par surcroît, de deux bigoterie ennemies. L'un est toujours fourré parmi les jupons noirs, les curés, les cafards; et l'autre est huguenot. Je me demande comment j'ai couvé ces canards. Le troisième est soldat, fait la guerre, vagabonde, je ne sais pas trop où. Et quant au quatrième, il n'est rien, rien du tout: un petit boutiquier, effacé, moutonnier; je bâille, rien que d'y penser. Je ne retrouve ma race que la fourchette au poing, quand nous sommes assis, les six, autour de ma table. À table, nul ne dort, chacun y



est bien d'accord; et c'est un beau spectacle de nous voir, tous six, manœuvrer des mâchoires, abattre pain à deux mains, et descendre le vin sans corde ni poulain.

Après le mobilier, parlons de la maison. Elle aussi, est ma fille. Je l'ai bâtie, pièce par pièce, et plutôt trois fois qu'une, sur le bord du Beuvron indolent, gras et vert, bien nourri d'herbe, de terre et de merde, à l'entrée du faubourg, de l'autre côté du pont, ce basset accroupi dont l'eau mouille le ventre. Juste en face se dresse, fière et légère, la tour de Saint-Martin à la jupe brodée, et le portail fleuri où montent les marches noires et raides de Vieille-Rome, ainsi qu'au paradis. Ma coque, ma bicoque, est sise en dehors des murs: ce qui fait qu'à chaque fois que de la tour on voit dans la plaine un ennemi, la ville ferme ses portes et l'ennemi vient chez moi. Bien que j'aime à causer, ce sont là des visites dont je saurais me passer. Le plus souvent, je m'en vais, je laisse sous la porte la clef. Mais lorsque je retourne, il advient que je ne retrouve ni la clef ni la porte: il reste les quatre murs. Alors, je rebâtis. On me dit:

—Abruti! tu travailles pour l'ennemi. Laisse ta taupinière, et viens-t'en dans l'enceinte. Tu seras à l'abri.

Je réponds:

—Landeri! Je suis bien où je suis. Je sais que derrière un gros mur, je serais mieux garanti. Mais derrière un gros mur, que verrais-je? Le mur. J'en sécherais d'ennui. Je veux mes coudées franches. Je veux pouvoir m'étaler au bord de mon Beuvron, et, quand je ne travaille point, de mon petit jardin, regarder les reflets découpés dans l'eau calme, les ronds qu'à la surface y rotent les poissons, les herbes chevelues qui se remuent au fond, y pêcher à la ligne, y laver mes

guenilles et y vider mon pot. Et puis, quoi! mal ou bien, j'y ai toujours été; il est trop tard pour changer. Il ne peut m'arriver pire que ce qui m'est arrivé. La maison, une fois de plus, dites-vous, sera détruite? c'est possible. Bonnes gens, je ne prétends édifier pour l'éternité. Mais d'où je suis incrusté, il ne sera pas facile, bon sang! de m'arracher. Je l'ai refaite deux fois, je la referai bien dix. Ce n'est pas que cela me divertisse. Mais cela m'ennuierait dix fois plus d'en changer. Je serais comme un corps sans peau. Vous m'en offrez une autre, plus belle, plus blanche, plus neuve? Elle goderait sur moi, ou je la ferais claquer. Nenni, j'aime la mienne...

Çà, récapitulons: femme, enfants et maison; ai-je bien fait le tour de mes propriétés?... Il me reste le meilleur, je le garde pour la bonne bouche, il me reste mon métier. Je suis de la confrérie de Sainte-Anne, menuisier. Je porte dans les convois et dans les processions le bâton décoré du compas sur la lyre, sur lequel la grand-mère du bon Dieu apprend à lire à sa fille toute petiotte, Marie pleine de grâce, pas plus haute qu'une botte. Armé du hacheret, du bédane et de la gouge, la varlope à la main, je règne, à mon établi, sur le chêne noueux et le noyer poli. Qu'en ferai-je sortir? c'est selon mon plaisir... et l'argent des clients. Combien de formes dorment, tapies et tassées là-dedans! Pour réveiller la Belle au bois dormant, il ne faut, comme son amant, qu'entrer au fond du bois. Mais la beauté que, moi, je trouve sous mon rabot, n'est pas une mijaurée. Mieux qu'une Diane efflanquée, sans derrière ni devant, d'un de ces Italiens, j'aime un meuble de Bourgogne à la patine bronzée, vigoureux, abondant, chargé de fruits comme une

vigne, un beau bahut pansu, une armoire sculptée, dans la rude fantaisie de maître Hugues Sambin. J'habille les maisons de panneaux, de moulures. Je déroule les anneaux des escaliers tournants; et, comme d'un espalier des pommes, je fais sortir des murs les meubles amples et robustes faits pour la place juste où je les ai entés. Mais le régal, c'est quand je puis noter sur mon feuillet ce qui rit en ma fantaisie, un mouvement, un geste, une échine qui se creuse, une gorge qui se gonfle, des volutes fleuries, une guirlande, des grotesques, ou que j'attrape au vol et je cloue sur ma planche le museau d'un passant. C'est moi qui ai sculpté (cela, c'est mon chef-d'œuvre) pour ma délectation et celle du curé, dans le chœur de l'église de Montréal, ces Stalles, où l'on voit deux bourgeois qui se rigolent et trinquent, à table, autour d'un broc, et deux lions qui braillent en s'arrachant un os.

Travailler après boire, boire après travailler, quelle belle existence!... Je vois autour de moi des maladroits qui grognent. Ils disent que je choisis bien le moment pour chanter, que c'est une triste époque... Il n'y a pas de triste époque, il n'y a que de tristes gens. Je n'en suis pas, Dieu merci. On se pille? on s'étrille? Ce sera toujours ainsi. Je mets ma main au feu que dans quatre cents ans nos arrière-petits-neveux seront aussi enragés à se carder le poil et se manger le nez. Je ne dis pas qu'ils ne sauront quarante façons nouvelles de le faire mieux que nous. Mais je réponds qu'ils n'auront trouvé façon nouvelle de boire, et je les défie de le savoir mieux que moi... Qui sait ce qu'ils feront, ces drôles, dans quatre cents ans? Peut-être que, grâce à l'herbe du curé de Meudon, le mirifique Pantagruelion, ils

pourront visiter les régions de la Lune, l'officine des foudres et les bondes des pluies, prendre logis dans les cieux, pinter avec les dieux... Bon, j'irai avec eux. Sont-ils pas ma semence et sortis de ma panse? Essaimez, mes mignons! Mais où je suis, c'est plus sûr. Qui me dit, dans quatre siècles, que le vin sera aussi bon?

Ma femme me reproche d'aimer trop la ribote. Je ne dédaigne rien. J'aime tout ce qui est bon, la bonne chère, le bon vin, les belles joies charnues, et celles à la peau plus tendre, douces et duvetées, que l'on goûte en rêvant, le divin ne-rien-faire où l'on fait tant de choses!—(on est maître du monde, jeune, beau, conquérant, on transforme la terre, on entend pousser l'herbe, on cause avec les arbres, les bêtes et les dieux)—et toi, vieux compagnon, toi qui ne trahis pas, mon ami, mon Achate, mon travail!... Qu'il est plaisant de se trouver, son outil dans les mains, devant son établi, sciant, coupant, rabotant, rognant, chantournant, chevillant, limant, tripotant, triturant la matière belle et ferme qui se révolte et plie, le bois de noyer doux et gras, qui palpite sous la main comme un râble de fée, les corps roses et blonds, les corps bruns et dorés des nymphes de nos bois, dépouillés de leurs voiles, par la cognée tranchés! Joie de la main exacte, des doigts intelligents, les gros doigts d'où l'on voit sortir la fragile œuvre d'art! Joie de l'esprit qui commande aux forces de la terre, qui inscrit dans le bois, dans le fer ou la pierre, le caprice ordonné de sa noble fantaisie! Je me sens le monarque d'un royaume de chimère. Mon champ me donne sa chair, et ma vigne son sang. Les esprits de la sève font croître, pour mon art, allongent, engraisent, étirent et polissent au tour les beaux

membres des arbres que je vais caresser. Mes mains sont des ouvriers dociles que dirige mon maître compagnon, mon vieux cerveau, lequel m'étant soumis lui-même, organise le jeu qui plaît à ma rêverie. Qui jamais fut mieux servi que moi? Oh! quel beau petit roi! Ai-je pas bien le droit de boire à ma santé? Et n'oublions pas celle (je ne suis pas un ingrat) de mes braves sujets. Que béni soit le jour où je suis venu au monde! Que de glorieuses choses sur la machine ronde, riantes à regarder, suaves à savourer! Grand Dieu! que la vie est bonne! J'ai beau m'en empiffrer, j'ai toujours faim, j'en bave; je dois être malade: à quelque heure du jour, l'eau me vient aux babines, devant la table mise de la terre et du soleil...

\*

\* \*

Mais je me vante, compère: le soleil est défunt; il gèle en mon univers. Ce sacripant d'hiver est entré dans la chambre. La plume entre mes doigts gourds trébuche. Dieu me pardonne! un glaçon se forme dans mon verre, et mon nez a blêmi: exécration couleur, livrée de cimetière! j'ai le pâle en horreur. Holà! secouons-nous! Les cloches de Saint-Martin tintent et carillonnent. C'est aujourd'hui la Chandeleur... *«l'hiver se passe, ou prend vigueur...»* Le scélérat! il prend vigueur. Eh bien, faisons comme lui! Allons sur la grand-route, l'affronter face à face...

Le beau froid! un cent d'aiguilles me picotent les joues. Embusquée au détour de la rue, la bise m'empoigne la barbe. Je cuis. Loué soit Dieu! mon teint reprend son lustre... J'aime entendre sous mes pas la terre durcie qui sonne. Je

me sens tout gaillard. Qu'ont donc tous ces gens-là, l'air piteux, maugraceut?...

—«Allons! gai, gai! voisine, à qui en avez-vous? À ce vent polisson qui vous trousse les cottes? il fait bien, il est jeune; que ne le suis-je aussi! Il mord au bon endroit, le matin, le friand, il sait les fins morceaux. Patience, ma commère, il faut que chacun vive... Et où courez-vous donc, avec le diable au cul? À la messe? *Laus Deo!* Il aura la victoire toujours sur le Malin. Rira celui qui pleure, et le gelé cuira... Bon, vous riez déjà? Tout va bien... Où je cours, moi aussi? Comme vous, à la messe. Mais non celle du curé. À la messe des champs.»

Je passe d'abord chez ma fille, pour prendre ma petite Glodie. Nous faisons tous les jours notre promenade ensemble. C'est ma meilleure amie, ma petite brebiette, ma grenouille qui gazouille. Elle a cinq ans passés, plus éveillée qu'un rat et plus fine que moutarde. Dès qu'elle me voit, elle accourt. Elle sait que j'ai toujours ma hotte pleine d'histoires; elle les aime autant que moi. Je la prends par la main.

—Viens, petite, nous allons au-devant de l'alouette.

—L'alouette?

—C'est la Chandeleur. Tu ne sais pas qu'aujourd'hui elle nous revient des cieux?

—Qu'est-ce qu'elle y a été faire?

—Chercher pour nous le feu.

—Le feu?

—Le feu qui fait soleil, le feu qui fait bouillir la marmite de la terre.

—Il était donc parti?

—Mais oui, à la Toussaint. Chaque année, en novembre, il s'en va réchauffer les étoiles du ciel.

—Comment est-ce qu'il revient?

—Les trois petits oiseaux sont allés le chercher.

—Raconte...

Elle trotte sur la route. Chaudement enveloppée d'un tricot de laine blanche, coiffée d'une capuche bleue, elle a l'air d'une mésange. Elle ne craint pas le froid; mais ses rondes pommettes sont rouges comme apis, et son trognon de nez coule comme fontaine...

—Çà, moucheron, mouchons, souffle chandelles! Est-ce pour la Chandeleur? La lampe s'allume au ciel.

—Raconte, père-grand, les trois petits oiseaux...

(J'aime à me faire prier.)

—Les trois petits oiseaux sont partis en voyage. Les trois hardis compères: Roitelet, Rouge-Gorge et l'amie l'Alouette. Le premier, Roitelet, toujours vif et remuant comme un petit Poucet, et fier comme Artaban, aperçoit dans les airs le beau feu, tel un grain de millet, qui roulait. Il fond sur lui, criant: «c'est moi! je l'ai. C'est moi!» Et les autres crient: «Moi! Moi! Moi!» Mais déjà le Roitelet l'a happé au passage et descend comme un trait... «Au feu! au feu! il brûle!» Telle bouillie bouillante, Roitelet le promène d'un coin de bec à l'autre; il n'en peut plus, il bâille, et la langue lui pèle; il le crache, il le cache sous ses petites ailes... «Ahi! Ahi! Au feu!» Les petites ailes flambent... (As-tu bien remarqué ses taches de roussi et ses plumes frisées?...) Rouge-Gorge aussitôt accourt à son secours. Il pique le grain de feu et le pose dévotement en son douillet gilet. Voilà le beau gilet qui devient rouge, rouge, et Rouge-Gorge crie: «J'en ai assez,

assez! mon habit est brûlé!» Alors Alouette arrive, la brave petite m'amie, elle rattrape au vol la flamme qui se sauvait pour remonter au ciel, et preste, prompte, précise comme une flèche, sur la terre elle tombe, et du bec enfouit dans nos sillons glacés le beau grain de soleil qui les fait pâmer d'aise...

J'ai fini mon histoire. Glodie caquette, à son tour. Au sortir de la ville, je l'ai mise sur mon dos, pour monter la colline. Le ciel est gris, la neige craque sous les sabots. Les buissons et les arbres chétifs aux os menus sont matelassés de blanc. La fumée des chaumines monte droite, lente et bleue. On n'entend aucun bruit que ma petite grenouille. Nous arrivons au haut. À mes pieds est ma ville, que l'Yonne paresseuse et le Beuvron baguenaudent ceignent de leurs rubans. Toute coiffée de neige, toute transie qu'elle est, frileuse et grelottante, elle me fait chaud au cœur chaque fois que je la vois...

Ville des beaux reflets et des souples collines... Autour de toi, tressées, comme les pailles d'un nid, s'enroulent les lignes douces des coteaux labourés. Les vagues allongées des montagnes boisées, par cinq ou six rangées, ondulant, mollement; elles bleuissent au loin; on dirait une mer. Mais celle-ci n'a rien de l'élément perfide qui secoua l'Ithacien Ulysse et son escadre. Pas d'orages. Pas d'embûches. Tout est calme. À peine çà et là un souffle paraît gonfler le sein d'une colline. D'une croupe de vagues à l'autre, les chemins vont tout droit, sans se presser, laissant comme un sillage de barque. Sur la crête des flots, au loin, la Madeleine de Vézelay dresse ses mâts. Et tout près, au détour de l'Yonne sinueuse, les roches de Basserville pointent entre les fourrés



leurs dents de sangliers. Au creux du cercle des collines, la ville, négligente et parée, penche au bord de ses eaux ses jardins, ses masures, ses haillons, ses joyeux, la crasse et l'harmonie de son corps allongé, et sa tête coiffée de sa tour ajourée...

Ainsi j'admire la coque dont je suis le limaçon. Les cloches de mon église montent dans la vallée; leur voix pure se répand comme flot cristallin dans l'air fin et gelé. Tandis que je m'épanouis, en humant leur musique, voici qu'une raie de soleil fend la grise enveloppe qui tenait le ciel caché. Et juste à ce moment, ma Glodie bat des mains et crie:

—Père-grand, je l'entends! L'alouette, l'alouette!...

Alors, moi, que sa petite voix fraîche, de bonheur faisait rire, je l'embrasse et je dis:

—Moi aussi, je l'entends. Alouette du printemps...



## Table des matières

### LE SIÈGE OU LE BERGER, LE LOUP ET L'AGNEAU

*«Agneau de Chamoux,  
N'en faut que trois pour étrangler un loup.»*

Mi-février.

Ma cave sera bientôt vide. Les soldats que M. de Nevers, notre duc, nous envoya pour nous défendre, viennent de mettre en perce ma dernière feuille. Ne perdons pas de temps, allons boire avec eux! Me ruiner, je veux bien; mais

me ruiner gaiement. Ce n'est pas la première fois! S'il plaît à la bonté divine, ce ne sera pas la dernière.

Bons garçons! ils sont plus affligés que moi, lorsque je leur apprends que le liquide baisse... Je sais de mes voisins qui le prennent au tragique. Je ne peux plus, je suis blasé: j'ai été trop souvent au théâtre, en ma vie, je ne prends plus les pitres au sérieux. En ai-je vu de ces masques, depuis que je suis au monde, des Suisses, des Allemands, des Gascons, des Lorrains, des animaux de guerre, le harnois sur le dos et les armes au poing, avaleurs de pois gris, lévriers affamés, jamais las de manger le bonhomme! Qui jamais put savoir pour quelle cause ils se battent? Hier, c'est pour le Roi, aujourd'hui pour la Ligue. Tantôt ce sont les cafards, tantôt les huguenots. Tous les partis se valent; le meilleur ne vaut pas le cordeau pour le pendre. Que nous fait que ce soit ce larron ou cet autre, qui friponne à la cour? Et quant à leur prétention de mêler Dieu à leurs affaires... ventre d'un petit poisson! bonnes gens, laissez faire à Dieu! Il est homme d'âge. Si le cuir vous démange, étrillez-vous tout seuls, Dieu n'a pas besoin de vous. N'est manchot, que je sache. Se grattera, s'il lui plaît...

Le pire est qu'ils prétendent me forcer, moi aussi, à lui faire la barbe!... Seigneur, je vous honore, et crois, sans me vanter, que nous nous rencontrons plus d'une fois par jour, si le dicton est vrai, le bon dicton gaulois: *Qui bon vin boit, Dieu voit*. Mais il ne me viendrait jamais à la pensée de dire, comme ces cagots, que je vous connais bien, que vous êtes mon cousin, que vous m'avez confié vos trente-six volontés. Vous me rendrez cette justice que je vous laisse en paix; et tout ce que je vous demande, c'est que vous me laissiez de

même. Nous avons assez à faire tous les deux de mettre l'ordre dans notre maison, vous dans votre univers, moi dans le petit mien. Seigneur, tu m'as fait libre. Je te rends la pareille. Mais ne voilà-t-il pas que ces faquins prétendent que j'administre tes affaires, que je parle pour toi, que je dise comment tu veux que l'on te mange, et que qui te mange autrement je le déclare ton ennemi et le mien!... Le mien? nenni! Je n'en ai point. Tous les hommes sont mes amis. S'ils se battent, c'est leur plaisir. Je tire, quant à moi, mon épingle du jeu... Oui, si je peux. Mais c'est qu'ils ne veulent point, ces gueux. Si je ne suis l'ennemi d'un, j'aurai les deux comme ennemis. Eh bien donc, puisque entre deux camps, je dois toujours être battu, battons aussi! Je l'aime autant. Plutôt qu'enclume, enclume, enclume, soyons enclume et puis marteau.

Mais qui me dira pourquoi ont été mis sur terre tous ces animaux-là, tous ces genpillehommes, ces politiques, ces grands seigneurs, qui de notre France sont saigneurs, et, de sa gloire toujours chantant, vident ses poches proprement, qui, non rassasiés de ronger nos deniers, prétendent dévorer les greniers étrangers, menacent l'Allemagne, convoitent l'Italie, et dans le gynécée du grand Turc fourrent leur nez, qui voudraient absorber la moitié de la terre, et qui ne sauraient pas même y planter des choux!... Allons, paix, mon ami, ne te fais point de bile! Tout est bien comme il est... en attendant qu'un jour nous le fassions meilleur (ce sera le plus tôt qu'il nous sera possible). Il n'est si triste bête qui ne puisse servir. J'ai oui raconter qu'une fois, le bon Dieu (mais, Seigneur, je ne parle aujourd'hui que de vous!) avec Pierre se promenant, vit dans le faubourg de

Béyant[1], sur le seuil de sa porte, assise, une femme se morfondant. Elle s'ennuyait tant que notre Père, cherchant dans sa bonté de cœur, de sa poche, dit-on, tira un cent de poux, les lui jeta, et dit: «Prenez, ma fille, amusez-vous!» Lors la femme, se réveillant, partit en chasse; et chaque fois qu'elle agrippait une bestiole, elle riait de contentement. C'est même charité, sans doute, si le Ciel nous a gratifiés, afin de nous distraire, de ces bêtes à deux pieds qui nous rognent la laine. Soyons donc gais, ô gué! Vermine est, paraît-il, indice de santé. (Vermine, ce sont nos maîtres.) Réjouissons-nous, mes frères: car personne, en ce cas, n'est mieux portant que nous... Et puis, je vous dirai (à l'oreille): «Patience! nous tenons le bon bout. La froidure, les gelées, la canaille des camps et celle de la cour n'ont qu'un temps, s'en iront. La bonne terre reste, et nous pour l'engrosser. D'une seule ventrée, elle aura réparé... En attendant, buvons le fond de ma feuillette! Il faut faire la place aux vendanges à venir.»

Ma fille Martine me dit:

—Tu es un fanfaron. À t'entendre, on croirait que tu ne fais jamais œuvre que du gosier: badauder, bavarder comme battant de cloche, bâiller de soif et bayer aux corneilles, que tu ne vis que pour faire bombance, que tu boirais Rome et Thome; et tu ne peux rester un jour sans travailler. Tu voudrais qu'on te crût hanneton, étourdi, prodigue, désordonné, qui ne sait ce qui entre en ton escarcelle ni ce qui s'en va d'elle; et tu serais malade, si tout dans ta journée n'était, heure par heure, exactement sonné, ainsi qu'horloge à carillon; tu sais, à un sol près, tout ce que tu as dépensé depuis Pâques de l'an passé, et nul

n'a encore vu celui qui t'a roulé... Innocent, tête folle! Ardez le bel agneau!... Agneau de Chamoux, n'en faut que trois pour étrangler un loup...

Je ris, je ne réponds à madame bon bec. Elle a raison, l'enfant!... Elle a tort de le dire. Mais une femme ne cèle que ce qu'elle ne sait pas. Et elle me connaît, car c'est moi qui l'ai faite... Allons, Colas Breugnon, conviens-en, mon garçon: tu as beau faire des folies, tu ne seras jamais un fol tout à fait. Parbleu! comme chacun, tu as un fol en ta manche, tu le montres quand tu veux; mais tu l'y fais rentrer, quand il faut tes mains libres et tête saine pour ouvrir. Comme tous les Français, tu as en ta caboche si bien l'instinct de l'ordre et la raison ancrés que tu peux t'amuser à faire l'extravagant: il n'est de risques (pauvres niais!) que pour les gens qui te regardent bouche bée et voudraient t'imiter. De beaux discours, des vers ronflants, des projets tranche-montagne, sont chose détectable: on s'exalte, on prend feu. Mais nous ne consomons que notre margotin; et nous gardons notre gros bois, bien rangé, dans notre bûcher. Ma fantaisie s'égaie et donne le spectacle à ma raison qui la regarde, assise confortablement. Tout est pour mon amusement. J'ai pour théâtre l'univers, et, sans bouger, de mon fauteuil, je suis la comédie; j'applaudis Matamore ou bien Francatrippa; je jouis des tournois et des pompes royales, je crie *bis* à ces gens qui se cassent la tête. C'est pour notre plaisir! Afin de le doubler, je feins de me mêler à la farce et d'y croire. Mais je n'ai garde, ohé! j'en crois tout juste ce qu'il faut pour m'amuser. C'est ainsi que j'écoute les histoires de fées... Pas seulement de fées! Il est un gros monsieur, là-haut, dans l'Empyrée... Nous le respectons fort;

quand il passe en nos rues, la croix en tête et la bannière, avec ses *Oremus*, nous habillons de nos draps blancs les murs de nos maisons. Mais entre nous... Bavard, mange ta langue! Cela sent le fagot... Seigneur, je n'ai rien dit! Je vous tire mon chapeau...

\*

\* \*

Fin février.

L'âne, ayant tondu le pré, a dit qu'il n'était plus besoin de le garder, et est allé manger (garder, veux-je dire) quelque autre pré voisin. La garnison de M. de Nevers est partie, ce matin. Faisaient plaisir à voir, gras comme lard à pois. J'étais fier de notre cuisine. Nous nous sommes quittés, cœur en bouche, bouche en cœur. Ils ont fait mille vœux gracieux et courtois pour que nos blés soient beaux, que nos vignes ne gèlent pas.

—Travaille bien, mon oncle, m'a dit Fiacre Bolacre, mon hôte le sergent. (C'est le nom qu'il me donne et que j'ai bien gagné: *Celui est bien mon oncle qui le ventre me comble.*) Ne ménage point ta peine et va tailler ta vigne. À la Saint-Martin, nous reviendrons la boire.

Bons enfants, toujours prêts à venir au secours d'un honnête homme, à table, aux prises avec son broc!

On se sent plus léger, depuis qu'ils sont partis. Les voisins prudemment débloquent leurs cachettes. Ceux qui, les jours derniers, montraient des faces de carême, et geignaient de famine, comme s'ils eussent porté un loup dedans leur panse, sous la paille du grenier ou la terre du cellier, dénichent à présent de quoi nourrir la bête. Il n'est si gueux qui n'ait trouvé moyen, en gémissant très bien qu'il

ne lui restait rien, de garder quelque part le meilleur de son vin. Moi-même (je ne sais comment cela se fit), l'hôte Fiacre Bolacre à peine était parti (je l'avais reconduit jusqu'au bout du faubourg de Judée) que je me rappelai, en me frappant le front, un petit fût de Chablis, oublié par mégarde sous le fumier des chevaux afin qu'il fût au chaud. J'en fus très contristé, ainsi qu'on peut le croire; mais quand le mal est fait, il est fait et bien fait, faut s'en accommoder. Je m'en accommode bien. Bolacre, mon neveu, ah! qu'avez-vous perdu! quel nectar, quel bouquet!... Mais vous n'en perdrez rien, mon ami, mon ami, mais vous n'en perdrez rien: c'est à votre santé!

On s'en va voisiner d'une à l'autre maison. On se montre les trouvailles qu'on a faites en sa cave; et, comme les augures, on se cligne de l'œil, en se congratulant. On se raconte aussi les dommages et les dams (les dames et leurs dommages). Ceux des voisins amusent et distraient des siens. On s'informe de la santé de la femme de Vincent Pluviaut. Après chaque passage de troupes dans la ville, par hasard singulier, cette vaillante Gauloise élargit sa ceinture. On félicite le père, on admire la vertu de ses reins prolifiques, dans l'épreuve publique; et gentiment, pour rire, sans mauvaise pensée, je tape sur la bedaine du fortuné coquin, dont la maison est seule, dis-je, à montrer ventre plein, quand les autres l'ont vide. Tous de rire, comme de juste, et bien discrètement, ainsi qu'oisons débridés, de l'une oreille à l'autre. Mais Pluviaut prend mal nos compliments, et dit que je ferais mieux de veiller sur ma femme. À quoi j'ai répondu que, quant à celle-là, son

heureux possesseur pouvait sur les deux oreilles dormir, sans redouter qu'on lui prît son trésor. Tous ont été d'accord.

\*

\* \*

Mais voici les jours gras. Si mal armés qu'on soit, on doit leur faire honneur. Le renom de la ville, le nôtre sont engagés. Que dirait-on de Clamecy, gloire des andouillettes, si Carême-prenant nous trouvait sans moutarde? On entend frire les poêles; une suave odeur de graisse imbibe l'air des rues. Saute, crêpe! plus haut! saute, pour ma Glodie!...

Un ra-pla-pla de tambour, un lus-tu-flu de flûte. Des rires et des huées... Ce sont MM. de Judée[2], qui viennent sur leur char rendre visite à Rome.

Marchent en tête la musique et les hallebardiers, qui fendent la foule avec leurs nez. Nez en trompes, nez en lances, nez en cors de chasse, nez sarbacanes, nez hérissés d'épines, ainsi que des châtaignes, ou sur le bout desquels des oiseaux sont plantés. Ils bousculent les badauds, ils farfouillent les cottes des filles qui glapissent. Mais tout s'écarte et fuit devant le roi des nez, qui fond comme un bélier, et telle une bombarde, roule sur un affût à roulettes son nez.

Suit le char de Carême, empereur des mangeurs de merluches. Des figures blêmes, vertes, décharnées, enfroquées, renfrognées, grelottantes sous des capuchons, ou coiffées en têtes de poissons. Que de poissons! Celui-ci tient en chaque poing une perche ou un carpillon; l'autre brandit, à une fourche, une brochette de goujons; un troisième nous exhibe pour chef une tête de brochet, du bec duquel sort un gardon, et qui s'accouche avec une scie,



s'ouvrant le ventre plein de poissons. J'en ai une indigestion... D'autres, la gueule ouverte, y enfonçant leurs doigts afin de l'élargir, s'étouffent en poussant dans leur gosier (*À bouère!*) des œufs qui ne veulent point passer. À gauche, à droite, du haut du char, masques de chevêches, robes de frocards, des pêcheurs à la ligne pêchent, au bout d'un fil, les galopins qui sautent comme des cabris, le bec en l'air pour attraper et croquer, croque, croque au vol, les dragées ou les crottes dans le sucre roulées. Et par-derrière, un diable danse, habillé en cuisinier; il agite une casserole et une cuiller à pot; d'une infâme ratatouille, il enfourne la becquée à six damnés nu-pieds, attachés à la queueleuleu, qui, par les barreaux d'une échelle, passent leur tête grimaçante, casquée d'un bonnet de coton.

Mais voici les triomphateurs, les héros de la journée! Sur un trône de jambons, sous un dôme de langues fumées, paraît la reine des Andouilles, couronnée de cervelas, le cou orné d'un chapelet de saucisses enfilées, dont elle joue coquettement avec ses doigts boudinés; escortée de ses estafiers, boudins blancs et boudins noirs, andouillettes de Clamecy, que Riflandouille, le colonel, conduit à la victoire. Armés de broches et de lardoires, ils ont grand air, gras et luisants. Et j'aime aussi ces dignitaires, dont le ventre est une marmite, ou le corps un pâté en croûte, et qui portent, tels les rois mages, qui une hure de cochon, qui un flacon de vin morillon, qui la moutarde de Dijon. Au bruit des cuivres, des cymbales, des écumeurs, des lèchefrites, arrive au milieu des risées, sur son âne, le roi des cocus, l'ami Pluviaut. Vincent, c'est lui, il est élu! Assis à rebrousse-poil, coiffé d'un haut turban, un gobelet en main, il écoute sa